cette prétendue science, est naturellement en vogue au début de la civilisation, lorsque l'esprit impatient du lent et prudent examen qui conduit à la vérité, s'élance dans le champ des hypothèses et essaye témérairement de soulever le voile abaissé sur les mystères de la nature. C'est le caractère de la vraie science de discerner les limites infranchissables, mais mal aisées à définir, qui séparent les domaines de la raison de ceux de la fantaisie. Malheureusement cette science vient trop tard, et pendant bien des siècles, l'énergie intellectuelle, qui, convenablement dirigée, aurait pu découvrir les grandes lois de la nature, se dissipe en brillantes mais stériles rêveries sur l'alchimie et l'astrologie!

La dernière, nous le répétons, appartient plus particulièrement aux âges primitifs. L'esprit humain, alors incapable de s'élever à l'étonnante conception que les myriades d'étoiles du firmament sont les centres de systèmes aussi merveil-lueux que le nôtre, se trouve naturellement conduit à se perdre en conjectures sur leur destination probable, et à leur trouver des relations avec la vie de l'homme, dont l'utilité semble avoir été le but de toute création. Lorsque l'œil du simple enfant de la nature observe, dans les longues nuits, la marche pompeuse des corps célestes, et voit leurs brillantes armées se dérouler successivement avec les saisons de l'année, il les associe naturellement à ces saisons, et leur attribue de mystérieuses influences. Il rattache encore à leur apparition les événements importants; il cherche à lire dans leurs caractères de feu les destinées de l'enfant nouveau-né(52). Telle est l'origine de l'astro-

peuples des mœurs les plus opposées, le sacerdoce a dù au culte des éléments et des astres un pouvoir dont aujourd'hui nous concevons à peine l'idée. » (De la religion, Paris, 1825, liv. 3, chap. 4.)

(52) « C'est une douce et affectueuse pensée d'avoir tressé à notre naissance, » dans les hauteurs incommensurables du ciel, une couronne d'amour dont les » fleurs sont des étoiles étincelantes. »

WALLENSTEIN, acte 2, scène 4.

Schiller est plus fidèle à la poésie qu'à l'histoire, lorsqu'il dit dans le beau passage dont nous avons extrait ces quatre vers, que le culte des étoiles remplaça la mythologie classique. Il existait longtemps avant elle.

logie, dont les fausses lumières, après avoir égaré les hommes, depuis les temps les plus reculés, ont fini par pâlir et par s'effacer peu à peu devant le jour tardif de la civilisation.

Le système astrologique des Aztéques était moins fondé sur l'influence des planètes que sur celle des signes arbitrairement adoptés pour les mois et les jours. La nature du signe principal, dans chaque cycle lunaire de treize jours, donnait une teinte heureuse ou sombre à tout le cycle, bien que les signes des jours suivants, même ceux des heures, eussent aussi leur puissance. C'est en mettant d'accord ces influences contraires que le devin déployait son art. En aucun pays, pas même dans l'ancienne Égypte, on n'accordait une foi plus complète aux rêveries de l'astrologue. On l'appelait aussitôt la naissance d'un enfant dont on avait soin de déterminer l'instant précis, et la famille restait plongée dans la plus vive anxiété, tandis que le ministre du ciel tirait l'horoscope du nouveau-né, et consultait le sombre livre de la destinée. C'est ainsi que, dès le premier souffle de la vie, les Mexicains subissaient l'influence des prêtres (53).

Les autres progrès des Aztéques dans la science astronomique nous sont peu connus. Il est évident qu'ils n'ignoraient pas la cause des éclipses, puisqu'on voit représentée dans leurs peintures la projection du disque de la lune sur celui du soleil (54). On ne sait s'ils avaient adopté un système de constellations; mais ils devaient en connaître plusieurs, et les

<sup>(53)</sup> Gama nous a donné un almanach complet de l'année astrologique avec ses signes particuliers et ses divisions. Elle était adaptée avec une habileté rare à ses différents usages. (Descrip., parte 1, p. 25, 31, 62, 76.) Sahagun a consacré tout un livre à expliquer le sens mystique et la valeur de ces signes avec une si grande minutie, que tout lecteur peut tirer son propre horoscope. (Hist. de Nueva-España, lib. 4.) Il est évident qu'il était plein de foi dans les merveilles magiques qu'il racontait. « C'était, dit-il, un art trompeur, pernicieux et idolàtre, que la raison humaine n'avait pu inventer. » Le bon père était à coup sûr peu philosophe.

<sup>(54)</sup> Voyez, entre autres, le Cod. Tel. rem., parte 4, pl. 22, ap. Antiq. du Mexique.

plus remarquables, les pléiades, par exemple, puisqu'ils réglaient leurs fêtes sur elles.

Nous ne connaissons aucun de leurs instruments astronomiques, si ce n'est le cadran solaire (55). Un immense bloc circulaire de pierre sculptée, déterré en 1790, dans la grande place de Mexico, a fourni à un savant plein de pénétration le moyen d'établir plusieurs faits intéressants, relatifs à la science des mexicains sur ce point (56). Ce fragment colossal, où leur calendrier est gravé, prouve qu'ils savaient déterminer avec précision les heures du jour, l'époque des solstices et des équinoxes, et celui du passage du soleil au zénith de Mexico (57).

(55) « On ne peut guère douter, dit lord Kingsborough, que les Mexicains n'aient eu à leur disposition plusieurs instruments scientifiques d'une invention étrange, comparativement aux nôtres. On ignore si le télescope était du nombre; mais la treizième planche des Monuments de M. Dupaix, deuxième partie, qui représente un homme tenant quelque chose de semblable devant son œil, donne lieu de supposer qu'ils savaient le moyen d'augmenter la puissance visuelle. » (Antiq. du Mexique, vol. 6, p. 15, note.) L'instrument dont il est ici question est grossièrement sculpté sur un roc conique, Il n'est pas élevé plus haut que le cou de la personne qui le tient, et me paraît ressembler autant à un monsquet qu'à un télescope; je me garderai cependant d'en conclure de cette circonstance que l'usage des armes à fen était connu des Aztéques. (Voyez vol. 4, pl. 13.) Le capitame Dupaix, toutefois, dans son commentaire sur ce dessin, en voit tout autant que Sa Seigneurie. (Ibid. vol. 5, p. 241.)

(36) Gama, *Descripcion*, parte 1, sec. 4; parte 2, apend. Outre ce monument colossal, Gama en rencontra plusieurs autres destinés probablement à des usages scientifiques semblables, à Chapoltepec. Mais, avant qu'il eût le loisir de les examiner, on les détruisit pour se procurer les matériaux nécessaires à la construction d'un fourneau! C'est un destin qu'ont subi du reste trop souvent les monuments de l'art ancien dans le vieux monde.

(37) Dans un second traité sur la pierre cylindrique, Gama s'étend davantage sur sa construction scientifique, comme cadran solaire vertical, afin de dissiper les doutes de quelques sceptiques endurcis. (Descrip., parte 2, apend. 1.) Le jour civil était divisé par les Mexicains en seize parties, et commençait, comme celoi de la plupart des nations asiatiques, au lever du soleil. M, de Humboldt, qui n'avait probablement jamais vu le second traité de Gama, ne donne au jour mexicain que huit divisions. (Vue des Cord., p. 128.)

La science astronomique des Mexicains excite en vérité l'étonnement, lorsqu'on réfléchit au peu de progrès qu'ils avaient faits dans les autres branches de civilisation. Sans doute les principes de l'astronomie sont à la portée des peuples les plus grossiers. Avec peu d'efforts, ils apprennent à rattacher les changements réguliers des saisons à ceux de la place du soleil, à son lever et à son déclin. Ils peuvent suivre la marche du grand astre à travers les cieux, en observant les étoiles qui luisent les premières après son coucher, et celles que ses premiers rayons font pâlir. Ils peuvent mesurer la révolution de la lune en notant ses phases et se former même une idée générale du nombre des révolutions semblables que contient une année solaire. Mais régler exactement les fêtes sur les mouvements des corps célestes, et fixer la véritable étendue de l'année tropicale avec une précision inconnue aux philosophes de l'antiquité, cela ne peut être que le résultat d'une longue série d'observations habiles et patientes (58).

Ici se présente une question curieuse. Où les sauvages habitants de ces régions montagneuses pouvaient-ils avoir puisé leur érudition? Ils n'en étaient à coup sûr redevables ni aux tribus barbares errantes sous les latitudes plus élevées du nord, ni aux races plus éclairées qui habitaient le continent méridional, et n'avaient, selon toute apparence, aucun rapport avec eux.

Si nous sommes réduits, dans notre embarras, à chercher avec le plus grand astronome du siècle, la solution de ce problème chez les peuples civilisés de l'Asie, nous retombons dans la même perplexité en trouvant, malgré des traits géné-

(58) « Un calendrier, s'écrie l'enthousiaste Carli, qui est réglé sur la révolution annuelle du soleil, non-seulement par l'addition de cinq jours tous les ans, mais encore par la correction du bissextile, doit sans doute être regardé comme une opération déduite d'une étude réfléchie et d'une grande combinaison. Il faut donc supposer chez ces peuples une suite d'observations asstronomiques, une idée distincte de la sphère, de la déclinaison de l'écliptique et l'usage d'un calcul concernant les jours et les heures des apparitions solaires. (Lettres américaines, t. 1, let. 23.)

raux de ressemblance, assez de contrastes dans les détails, pour justifier, aux yeux d'un grand nombre de personnes, les prétentions des Aztéques à l'originalité nationale (59).

Je terminerai cet aperçu des sciences mexicaines par le récit d'une fête remarquable, célébrée par les indigènes à l'expiration du grand cycle de cinquante-deux années. Nous avons vu, dans le chapitre précédent, la tradition du pays sur la destruction du monde à quatre époques successives. Les Aztéques étaient persuadés qu'une catastrophe semblable devait avoir lieu à la fin d'un nouveau cycle, que le soleil serait effacé des cieux, la race humaine balayée de la terre, et que les ténèbres du chaos couvriraient le monde. Ce cycle devait finir dans la dernière partie de décembre. Aussi, lorsque la triste saison du solstice d'hiver approchait et que la lumière affaiblie du jour semblait un mélancolique présage de sa prompte extinction, les appréhensions des Aztéques redoublaient. Durant les cinq jours « néfastes » qui terminaient l'année, ils s'abandonnaient au désespoir (60), et mettaient en pièces les petites images de leurs dieux domestiques qui ne leur inspiraient plus aucune confiance. On laissait éteindre les feux sacrés dans les temples; personne n'en allumait plus dans sa maison. Les meubles et les ustensiles domestiques étaient détruits; les vêtements déchirés. En un mot, la perturbation régnait partout à l'approche des mauvais génies qui devaient descendre sur la terre désolée.

Le soir du dernier jour, une procession de prêtres, couverts des vêtements et des ornements des dieux, se mettait en marche vers une haute montagne à deux lieues de distance de la capitale. Ils emmenaient avec eux une noble victime, la fleur des captifs, et un appareil pour allumer le « nouveau feu » dont la réussite était un augure du renouvellement du cycle. Parvenue au sommet de la montagne, la procession s'y arrétait jusqu'à minuit. Au moment où la constellation des pléiades approchait du zénith (61), on allumait le nouveau feu en frottant des morceaux de bois placés sur la poitrine ouverte de la victime [62]. La flamme se communiquait aussitôt à un bûcher funèbre, sur lequel on jetait le corps du captif égorgé. Dès qu'elle montait vers le ciel, des cris de joie et de triomphe éclataient au milieu des multitudes qui couvraient les collines, les terrasses des temples, les toitures des maisons, et dont les yeux étaient fixés de loin sur la montagne du sacrifice. Des coureurs, portant des torches allumées à l'étincelant fanal, parcouraient rapidement les diverses parties du pays, et l'élément, augure de bonheur et de salut, brillait sur tous les autels et sur tous les foyers dans un rayon de bien des lieues, avant que le soleil, poursuivant sa route accoutumée, n'apprît aux Aztéques enfin rassurés qu'un nouveau cycle était commencé et que les lois de la nature ne seraient pas renversées cette fois.

Les treize jours suivants se passaient en réjouissances. On nettoyait, on blanchissait les maisons. Les ustensiles brisés étaient remplacés par d'autres. Le peuple, dans ses vêtements de fête, se pressait en longues processions autour des temples

Southey, MADOC, liv. 26.

<sup>(39)</sup> Laplace, qui suggère cette analogie, avoue franchement la difficulté. (Système du monde, liv. 5, chap. 3.)

<sup>(60)</sup> M. Jomard se trompe en plaçant la cérémonie du nouveau feu qui terminait le vieux cycle au solstice d'hiver. Elle n'avait lieu que le 26 décembre, si Gama dit vrai. M. Jomard est tombé dans cette erreur pour avoir fixé la fête avant les jours complémentaires, au lieu de la placer après. Voyez sa lettre sur le calendrier aztéque dans les Vues des Cordil., p. 309.

<sup>(61)</sup> Au moment même de leur passage au méridien, d'après Sahagun (Hist. de Nueva-España, lib. 4, apend.), Torquemada (Monarch. ind., lib. 10, cap, 33, 36). Mais cela ne peut être, puisque le nouveau feu s'allumait à minuit en novembre jusqu'à la dernière fête séculaire qui eut lieu au commencement du règne de Montezuma, en 1507. (Gama, Descript., parte 1, p. 50, notes. De Humboldt, Vue des Cordil., p. 181, 182.) Plus nous reculons le commencement du nouveau cycle, plus la discordance est

<sup>(62) «</sup> Sur sa poitrine nue, on dépose les branches de cèdre ; sur sa poitrine » nue, les roseaux desséchés et les gommes odorantes sont prêtes à recevoir l'é- » tincelle sacrée et à s'enflammer pour saluer le soleil qui monte, sur son autel » vivant. »

pour offrir des présents et des actions de grâce aux dieux. Les prêtres avaient établi pour cette circonstance des danses et des jeux, emblèmes de la régénération du monde. C'était le carnaval des Aztéques, ou plutôt leur jubilé national, leur grande fête séculaire, à l'instar des Romains et des anciens Étrusques, fête que peu de personnes vivantes avaient déjà vue ou pouvaient se flatter de voir encore (63).

Il serait à souhaiter, disait, il y a quelques années, M. de Humbolt, que quelque gouvernement entreprit de publier à ses frais ce qu'il nous reste de l'ancienne civilisation américaine, car ce n'est que par la comparaison des divers monuments que nous pourrions découvrir le sens de ces allégories en partie astronomiques, en partie mystiques. Ce vœu d'un homme éclairé devait être réalisé, non par un gouvernement, mais par un simple particulier, lord Kingsborough. Le grand ouvrage publié sous les auspices de Sa Séignenrie et tant de fois cité dans cette introduction, a paru à Londres en 1830. Sept volumes ont été déjà donnés au public; il en restedeux à publier. On peut se faire une idée de la magnificence de cette publication par le prix des exemplaires, qui se vendaient dans l'origine 175 liv. st. avec planches coloriées, et 120 liv. st. avec planches noires. Ce prix a été beaucoup réduit depuis. Lord Kingsborough a voulu donner au public une complète connaissance des anciens manuscrits aztéques et du petit nombre d'interprétations qui existent; les beaux dessins de Castaneda sur l'Amérique centrale, avec les commentaires de Dupaix; l'Histoire inédite du père

(63) J'emploie les termes mêmes dans lésquels on convoquait le peuple aux ludi seculares, jeux séculaires de l'ancienne Rome. « Quos nec spectâsset quisquam, nec spectaturus esset. » (Suétone, Vita Tib. Claudii, lib. 5.) Les vieux chroniqueurs mexicains s'échauffent et deviennent presque éloquents lorsqu'ils décrivent le grand festival aztéque. (Torquemada, Monarc. ind., lib. 10, cap. 33. Toribio, Hist. de lòs Ind., Ms., parte 1, cap. 5. Sahagun, Hist. de Nueva-España, lib. 7, cap. 9, 12. Voyez aussi Gama, Descripcion, parte 1, p. 52, 54. Clavigero, Stor. del Messico, t. 2, p. 84, 86. Le lecteur anglais trouvera la même scène plus brillamment colorée dans le chant de Madoc que nous venons de citer.

Sahagun; et enfin, ce qui n'est pas la partie la moins précieuse du livre, ses propres notes fort nombreuses.

On ne peut trop louer l'exécution matérielle de ce livre, sa splendide typographie, l'exactitude et la délicatesse des dessins, la somptuosité du tirage; mais on aurait épargné des frais superflus à l'acheteur et beaucoup d'embarras au lecteur en adoptant pour les volumes du texte le format ordinaire. On sacrifie trop souvent l'utilité au luxe dans les ouvrages édités avec cette magnificence.

La collection des manuscrits aztéques, sans être complète, est fort étendue et fait beaucoup d'honneur à l'activité et aux recherches de l'éditeur. Il paraît singulier, toutefois, qu'on n'ait pas obtenu un seul document de l'Espagne, où Pierre Martyr nous dit qu'un grand nombre de manuscrits mexicains avait été apportés de son temps. ( De Insulis nuper inventis, p. 368.) Le marquis Spineto en avait vu un à l'Escurial, le même que le Mendoza Codex et peut-être l'original, puisque celui d'Oxford n'est qu'une copie. (Lecons, lec. 7.) M. Waddilove, chapelain de l'ambassade d'Angleterre en Espagne, donna au docteur Robertson des détails tout particuliers sur un document qu'il avait examiné dans la même bibliothèque, et qu'il crovait être un calendrier aztèque. Il est presque impossible que tant de voyageurs espagnols au Nouveau-Monde n'aient pas fourni à la mère-patrie un grand nombre de ces précieux spécimens de la civilisation aztéque. Il est encore moins à supposer que le gouvernement libéral actuel dérobe ces trésors aux savants.

On ne saurait guère approuver l'arrangement de ces codex. Dans plusieurs, celui de Mendoza, par exemple, les planches ne sont pas même numérotées; l'amateur qui veut les étudier, en s'aidant des interprétations correspondantes, s'égare souvent dans un labyrinthe d'hiéroglyphes. On n'a pas essayé non plus de nous éclairer sur la valeur positive et l'authenticité de ces documents, ni même sur leur destinée antérieure; on se borne à indiquer la bibliothèque d'où ils ont été tirés. Il n'y a sans doute que peu de jour à jeter sur ces matières; mais ce jour manque. — D'autres parties de l'œuvre accusent le même défaut d'ordre: ainsi, par exemple, le sixième livre de Sahagun est détaché du corps de l'histoire à laquelle il appartient et transporté dans un tome précèdent. D'un autre côté, la grande hypothèse de Sa Seigneurie, le but de la composition de tout l'ouvrage, est reléguée dans un salmigondis de notes beaucoup moins bien liées au texte que les contes de la reine Scheherazade

dans les Mille et une Nuits ne le sont entre eux, et offrant surtout moins d'intérêt.

L'objet des élucubrations de lord Kingsborough est de prouver la colonisation de Mexico par les Israélites. C'est vers ce but qu'il dirige toutes les batteries de sa logique et de son savoir; c'est pour cela qu'il déchiffre des hiéroglyphes, qu'il compare des manuscrits, qu'il dessine des monuments. Sa théorie, quel que soit d'ailleurs son mérite, se popularisera difficilement; car, au lieu de se présenter sous une forme claire et compréhensible, facile à embrasser pour l'esprit, elle est délayée dans un nombre infini de notes parsemées de citations des langues anciennes et modernes. Le lecteur, fatigué, pataugeant dans ce chaos de science, sans clarté qui le guide, se trouve dans la position du Satan de Milton, traversant un autre chaos:

Ce n'était pas la mer ondoyante et stérile. Ce n'était pas non plus le sol ferme et fertile; Mais c'était leur mélange où Satan s'abîmait.

Hâtons-nous toutefois d'avouer, en bonne justice, que si la logique du noble auteur n'est pas toujours très-convaincante, il fait preuve d'un esprit perçant dans la déconverte des analogies, d'une grande connaissance du sujet et d'un fonds d'érudition souvent prodigué en pure perte. En résumé, quel que soit le défaut d'arrangement, lord Kingsborough a réuni une riche collection de matériaux inédits sur les antiquités aztéques, et, dans un sens plus large, américaines; et cette entreprise pleine de munificence qu'aucun gouvernement n'aurait peut-être exécutée, hors de la portée d'un particulier, est un titre à la reconnaissance durable des amis de la science.

Un autre écrivain, dont toutes les personnes qui étudient les antiquités mexicaines consulteront avec profit les ouvrages, est Antonio Gama. Sa vie est aussi peu acccidentée que celle de la plupart des hommes voués à la science. Né à Mexico, en 1735, d'une famille respectable, et élevé pour le barreau, il montra de bonne heure une vocation naturelle pour les mathématiques. En 1771, il communiqua ses observations sur l'éclipse qui eut lieu cette même année à M. de Lalande, célèbre astronome français, qui les publia à Paris avec un grand éloge de l'auteur. La réputation croissante de

Gama fixa l'attention du gouvernement; on lui confia plusieurs travaux scientifiques importants; mais sa grande passion était l'étude des antiquités indiennes. Il se familiarisa donc avec l'histoire des races indigènes, avec leurs traditions, leurs langues, et, autant qu'il était possible, avec leurs hiéroglyphes. La découverte du grand calendrier de pierre lui fournit l'occasion de montrer le fruit de ses études. Il publia sur cette pierre et sur un autre monument aztéque un traité de main de maître, où il expliquait leur emploi et versait un flot de lumière sur la science astronomique des aborigènes, sur leur mythologie et leur système astrologique. Poursuivant ses investigations dans la même voie, il composa sur le cadran solaire, les hiéroglyphes et l'arithmétique des Indiens, d'autres traités publiés quelques années plus tard, avec une réimpression du premier ouvrage sous les auspices du laborieux Bustamante. Gama mourut en 1802, laissant la réputation d'un très-honnête homme, chez qui le bigotisme, trop commun aux Espagnols du Mexique, était tempéré par les idées libérales du savant. Sa réputation comme écrivain le place très-haut pour la patience, l'exactitude et la sagacité des recherches. Ses conclusions ne sont jamais faussées par l'amour des théories si commun chez les philosophes, ni par la crédulité naturelle à l'antiquaire. Il sonde le terrain où il marche avec la prudence d'un mathématicien, dont tous les pas doivent être des démonstrations. M. de Humboldt a de grandes obligations à son premier ouvrage, comme il le reconnaît lui-même; mais, malgre les éloges de cet écrivain populaire et le mérite réel de Gama, il est rare de rencontrer ses ouvrages hors de la Nouvelle-Espagne, et on ne peut guère dire que son nom ait franchi l'Atlan-